

Des méthodes surréalistes en sciences sociales ESSAI POUR UNE NOUVELLE PERSPECTIVE EPISTEMOLOGIQUE

Thierry Drapeau

La méthode fait la science. Mais à la lumière des découvertes de la science, la méthode, à son tour, doit accepter de se laisser faire et refaire.

René Crevel (1933)

L'imagination est peut-être sur le point de reprendre ses droits.

André Breton (1924)

Historiquement en sciences humaines et sociales, l'irrationnel s'est retrouvé essentiellement au sein d'un procès d'objectivation de phénomènes ou de situations sociales interprétés en tant que tels sur la base d'une in-compréhension logique de la part du chercheur. Jamais ou presque, il n'a été pensé autrement qu'à partir de discours scientistes qui le déclaraiement rationnellement et socialement symptomatique. En ce sens, loin d'avoir eu sa place au soleil, l'irrationnel nécessite une investigation théorique qui va au-delà de sa catégorie objectivée. À la lumière des modalités techniques des méthodes surréalistes – l'écriture automatique, le collage et la paranoïa-critique – le présent article propose d'aborder l'irrationnel en tant que point de départ critique d'une nouvelle perspective épistémologique en sciences sociales qui s'inspirerait de la phénoménologie philosophique d'Edmund Husserl et de la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz.

En définissant ce qu'il appelait l'imagination sociologique comme « un esprit qui semble augurer très bien d'une compréhension de notre réalité intime, en accord avec les réalités sociales qui l'englobent », Charles W. Mills posait indirectement par-là la question de l'interprétation en sciences sociales (Mills, 1983 : 17). Un rapport de médiation entre une réalité dite objective et une interprétation subjective de cette même réalité dans laquelle nous sommes partie prenante. Comme l'a dit Julien Freund à une certaine époque, l'interprétation est une notion cardinale de l'épistémologie des sciences sociales et on ne peut en rendre compte qu'en analysant les phases essentielles de l'opération intellectuelle qu'elle constitue (Freund, 1978 : 221). Cette opération intellectuelle est un acte de l'esprit qui essaie de rendre intelligibles les individus et les choses en introduisant une rationalité dans leurs relations. Par opposition, soutenait Freund, les limites de l'interprétation sont celles de l'irrationnel qui échappe à notre compréhension dans la mesure où on ne peut lui attribuer un certain ordre intelligible.

L'irrationnel, ici entendu en tant que catégorie conceptuelle d'un phénomène ou d'une situation sociale objectivés interprétés comme tels par le chercheur sur la base d'une in-compréhension logique, a fait l'objet de nombreuses études en sciences humaines et sociales. Il a cependant rarement été pensé et adopté en tant que prisme par lequel pouvait s'exercer délibérément une interprétation du social, c'est-à-dire en tant que point de départ critique d'une pratique méthodologique dont le jaillissement irrationnel d'intuitions aurait un tout autre fondement interprétatif sur la nature du social, de la société et de sa réalité effective. Son rapport historique avec les sciences sociales a toujours été ou presque, un rapport d'extériorité qui rejetait d'emblée sa spécificité interprétative intrinsèque par le simple fait qu'il fait « converger l'interprétation vers un point de rupture », vers un point qui la rend impossible, un point où elle s'effondre, calcinée (Foucault, 1994 : 570-571). Néanmoins, ce que Foucault aurait pu rajouter aussitôt, c'est que l'irrationnel pourrait bien inaugurer une « rupture instauratrice » d'interprétations inédites qui se nourriraient de leurs propres cendres ; des interprétations dont les paramètres ne seraient plus ceux du monde intelligible dans lequel elles s'effondrent *de facto*, mais plutôt celles appartenant à un autre univers interprétatif qui demeure encore à conquérir et à définir. C'est donc de cette rupture calcinée que cet article

s'intéresse à l'irrationnel en tant que point de départ d'une nouvelle perspective épistémologique en sciences sociales. À ce titre, les méthodes surréalistes, tant dans leurs modalités techniques que politiques, semblent donner l'occasion aux sciences sociales de faire de l'irrationnel le lieu d'une activité interprétative radicale. Mais d'une manière beaucoup plus fondamentale – et c'est ce qui fonde ma motivation à introduire les méthodes surréalistes en sciences sociales – celles-ci pourraient bien nous donner des pistes de réflexion sur les moyens à prendre, en tant que chercheur, afin de trouver un nouvel espace unitaire pour le travail intellectuel en sciences sociales. Autrement dit, par le rapport au monde qu'elles proposent et par les outils méthodologiques avec lesquels elles ont été à même de postuler la conquête de ce monde, les méthodes surréalistes pourraient peut-être nous aider à délimiter un espace dans lequel le travail intellectuel ne serait plus dominé par les forces aliénantes de la spécialisation et de l'expertisation qui démembrement de l'intérieur les différentes disciplines en sciences sociales depuis à peu près une trentaine d'années. Dans la conjoncture postmoderne actuelle, l'Université elle-même est l'objet d'une gestion techno-bureaucratique de plus en plus grande qui vise à soumettre, à adapter et à re-fonder le rôle historique de ses disciplines académiques aux diverses nécessités et besoins de la société et de l'économie du savoir (Freitag, 1995). Là où historiquement il était possible de se retrancher des lois du « marché des demandes sociales », la recherche universitaire et, par extension, l'enseignement, sont devenus aujourd'hui un autre lieu où la nouvelle forme d'aliénation de la postmodernité s'insinue, comme ailleurs, avec sa logique de dissolution de tous les lieux ontologiques de l'unité de l'être humain (Freitag, 2002).¹ Qui plus est, nous aurions même atteint, actuellement, un

¹ Au moment d'écrire ces lignes, à l'Université Laval, on vient tout juste d'annoncer la construction d'une « épicerie-école » sur le campus. En partenariat avec la compagnie d'alimentation Sobey's et la faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation, ce « laboratoire grandeur nature » permettra aux étudiants et aux chercheurs de scruter le comportement des consommateurs et de tester en direct des stratégies de marchandisage et de distribution alimentaire. Les thèmes de recherches, déterminés conjointement par les deux partenaires, seront encadrés et financés par la Chaire Sobey's en commerce de détail et chaîne d'approvisionnement en alimentation. En même temps, d'une manière moins spectaculaire mais tout aussi aporétique, le département de science politique de cette même université, un des plus vieux départements de la Faculté des sciences sociales (1954) après ceux de sociologie, de science économique, de service social et de relations industrielles (1943), vient d'ajouter un 4^e profil à son programme de 1^{er} cycle qui s'intitule « Baccalauréat intégré en affaires publiques et relations internationales ». Dans ce profil de

moment historique critique dans lequel le succès de la postmodernité est tel, qu'elle nous a persuadés que « l'homme n'est plus le moteur de l'histoire », que celui-ci ne pourrait rien faire, ni *dans* ni *avec* l'histoire : il doit simplement la suivre, la supporter, l'accepter (Benasayag et Sztulwark, 2000). D'une certaine manière, en intégrant cette nouvelle norme de l'agir (« on-y-peut-rien »), nous participons, nous-mêmes, au procès de fragmentation de notre propre subjectivité. Conséquemment, pour commencer à réfléchir à une manière de se ré-approprier les éléments de créativité de notre existence à travers la recherche universitaire, l'irrationnel dans cet article, comme il l'était aux yeux des surréalistes, est entendu à la fois en tant qu'« arme de combat » contre ce processus aliénant de fragmentation de la postmodernité, et en tant qu'objet ultime de conquête en sciences sociales dont le bénéficiaire ne peut être que le chercheur universitaire intégralement émancipé et entier dans son rapport au monde.

Trois parties divisent ce texte. La première tentera d'exposer sommairement trois méthodes surréalistes : l'écriture automatique, le collage et la paranoïa-critique. L'idée sera de circonscrire leurs modalités pratiques et opérationnelles dans le but de débusquer leurs possibilités épistémologiques d'interprétations en sciences sociales. La deuxième partie, quant à elle, esquissera les grands paramètres de la phénoménologie philosophique d'Edmund Husserl ainsi que de la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz. Il s'agira à cette étape de s'approprier un cadrage conceptuel dans le sous-champ sociologique des méthodes interprétatives pour être à même de débiter une articulation théorique permettant d'envisager, à partir de bases phénoménologiques, les méthodes surréalistes comme cadre interprétatif signifiant en sciences sociales. Enfin, dans la troisième partie, à partir de ces éléments de comparaisons méthodologiques, je tenterai de déployer l'argument suivant : en adoptant les méthodes surréalistes dans nos analyses de la société, nous nous plaçons dans une position épistémologique critique à partir de laquelle nous sommes disposés à faire émerger phénoménologiquement la surréalité et ainsi, de dévoiler la face cachée

nécessités pratiques, quatre concentrations seront offertes aux futurs diplomates : Diplomatie, paix et sécurité ; Gouvernance économique internationale ; Politiques publiques et environnement ; Affaires publiques et management. Voir l'article « Laval et Sobey's s'offrent un supermarché-école » dans *Le Soleil* du 16 février 2006, et le site du département de science politique : www.pol.ulaval.ca/programmes.

(subjective) de la réalité objective interprétée historiquement par les sciences sociales classiques ; et le rapport dialectique surréalité-réalité annoncerait la structure générale de l'unité de la vision du monde. En conclusion, nous ouvrirons sur la théorie des moments d'Henri Lefebvre qui nous permettra d'éclairer théoriquement la manière par laquelle les méthodes surréalistes pourraient contribuer à régénérer un espace unitaire de recherche en sciences sociales.

1. Méthodes surréalistes

Le surréalisme peut être qualifié à la fois de « mouvement révolutionnaire artistique » et de « mouvement artistique révolutionnaire » (Janover, 1980 : 9). Par une volonté de « révolte absolue » contre le mythe bourgeois d'esprit créateur le surréalisme a tenté de mettre dialectiquement la révolution au service de l'art et l'art au service de la révolution. Leurs pratiques expérimentales (écriture automatique, humour, délire, paranoïa-critique, collage, etc.) ont illustré matériellement la rencontre cinglante du désir de « changer la vie » de Rimbaud et de la volonté de « transformer le monde » de Marx. Historiquement, le surréalisme a pris son élan à partir du mouvement plus large de « l'avant-garde historique » (dadaïstes, futuristes et plus tard situationnistes) dans l'entre-deux guerres. L'empreinte que laisse l'avant-garde historique marque le début du procès de mutation postmoderne. Ce que les avant-gardes critiquaient et tentaient de dépasser à travers l'art, c'est précisément l'aliénation propre au mode d'existence imputé par l'avènement de la modernité qui faisait de la Raison universelle (bourgeoise), l'« Altérité de surplomb » qui monopolisait la légitimation de toutes actions sociales et puissances d'agir (Freitag, 2002 : 188). Par opposition, l'irrationnel comme principe axiologique d'un mode de production artistique révolutionnaire était ainsi considéré par l'avant-garde comme l'antithèse du principe transcendantal de la Raison de la modernité et de son corollaire, le mythe de l'esprit créateur. À la négation moderne de la subjectivité du monde par l'esprit, les avant-gardes faisaient plutôt de la sensibilité pulsionnelle le principe créateur par lequel ils ressaisissaient la plénitude de leur être. Au sein de cette avant-garde historique, et dans une période qui, jusqu'en 1968, peut être comprise d'un point de vue politique essentiellement en rapport avec ce qui est intervenu avant et après, les surréalistes ont donc à leur façon participé à faire de ce moment historique, un moment pour lui-même,

c'est-à-dire un moment de fermentation radicale dans laquelle la notion de totalité radicalisait la pensée critique (Drainville, 2001 : 56). C'est de cette conjoncture qu'il est né (1919), c'est avec elle qu'il est mort (1969). Voyons maintenant les modalités techniques de trois méthodes surréalistes qui peuvent être qualifiées de pierres de touche de ce mouvement révolutionnaire artistique.

1.1. L'écriture automatique

Le surréalisme selon André Breton se définit en ces termes : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale » (Breton, 1985 [1924] : 36). L'automatisme dévoile une « pensée non dirigée », non assujettie aux exigences du réel, aux perceptions sensorielles immédiates, aux contraintes sociales. Il s'agit d'atteindre et d'explorer les « états seconds ». Une des méthodes fondatrices du surréalisme est l'écriture automatique. Elle se voulait à la fois un acte de connaissance de l'individualité et un pouvoir de transgression à la « morale » bourgeoise. À l'origine, elle ne consistait pas en une pratique d'ordre littéraire, mais plutôt en une pratique émancipatrice de la domination logique du triomphalisme rationnel des Lumières. Par cette « écriture suicide », faisant table rase des « conventions sophistiquées », du « bon goût », Breton prétendait atteindre un contenu plus authentique et découvrir un fonctionnement réel dont les associations libres exprimeraient une pensée non plus logique, mais analogique.

Théoriquement, l'écriture automatique postule la dichotomie du Moi et du monde. Elle est « conçue comme un des moyens de la connaissance du sujet » (Abastado, 1984 : 66). Dans l'acte d'écriture, on est en même temps objet et sujet, le dicté et le dicteur, le passif et l'actif. La main qui écrit obéit à une pulsion, laquelle pousse la main à écrire. Cette introspection articule une présence à soi qui est la condition de toute connaissance. Les prédispositions mêmes de l'écriture automatique se définissent dans le premier *Manifeste* comme suit :

« Faites-vous apporter de quoi écrire [...]. Faites abstraction de votre génie, de vos talents et de ceux de tous les autres. [...]

Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire » (Breton, 1985 [1924] : 41).

Pour atteindre et explorer les « états seconds », ce mode d'exploration s'accompagne d'une double exigence : la mise en suspens volontaire de l'esprit critique et la vitesse du scripteur. Toutes les préoccupations littéraires sont ainsi bannies. D'ailleurs, le texte automatique, au sens de Breton, doit être hors de portée de toute préoccupation esthétique. « L'essentiel est que le climat des productions automatiques se soit fait sentir, que l'esprit ait eu vent d'une contrée dont la flore et la faune sont reconnaissables entre toutes mais surtout dont la structure, apparemment la même pour tous, ne demande qu'à être révélée » (Breton, 1999 : 478). En ce sens, l'écriture automatique doit réunir les conditions nécessaires si elle veut briser les entraves d'ordre logique, de la morale et du « bon ton », et y opposer « l'appétit du merveilleux » :

« Pour que cette écriture soit véritablement automatique, il faut en effet que l'esprit ait réussi à se placer dans des conditions de détachement par rapport aux sollicitations du monde extérieur aussi bien que par rapport aux préoccupations individuelles d'ordre utilitaire, sentimental, etc. [...] » (Breton, 1999 : 478).

Enfin, si certains ont pu critiquer l'écriture automatique tant sur le fond que sur la forme, notamment sur le choix esthétique des formes de discordances lexicologiques s'établissant *a posteriori*, il faut voir dans cette technique, comme le dit Breton vers la fin de sa vie, un moyen d'atteindre un « état-limite » qui exigerait de l'homme la perte intégrale du contrôle logique et moral sur ses actes, dont le jaillissement spontané du merveilleux révélerait la surréalité comme fondement de connaissances autres.²

1.2. *Le collage*

Cette propension à intriquer subjectif et objectif, réalité et surréalité, se retrouve aussi dans une autre méthode surréaliste : le collage. Cette méthode, dans laquelle le papier cède la place à des matières variables ou

² Pour une critique de l'écriture automatique, voir M. Aganot « L'écriture automatique : rituel ou imposture? », dans J-É Blais (éd.). *Littératures : Mélanges littéraires publiés à l'occasion du 150^e anniversaire de l'université McGill*, Montréal, Hurtubise, 1971.

à des objets quelconques, donne un sens nouveau à l'œuvre. Ce sont les dadaïstes dont la principale figure est Max Ernst qui, les premiers, ont su le mieux utiliser le collage à des fins subversives. Regroupant plusieurs techniques,³ on peut définir le collage comme une méthode d'assemblage et d'extrapolation de matériaux visuels sur le même plan inconvenant, où l'automatisme psychique n'intervient qu'en marge d'un jeu sélectif, lequel s'inscrit dans la quête d'une vision paradoxale surréaliste. En démystifiant l'attachement voué à l'œuvre d'art par l'introduction de l'arbitraire et du discontinu, le collage assume, en premier lieu, une fonction critique. De plus, il a une fonction dialectique puisque, procédant du hasard, il lui arrive d'intégrer le réel dans l'œuvre, non comme « reflet », mais comme partie de l'univers, interprétée et transformée, produisant à son tour un effet de réel. Enfin, il a une fonction créatrice qui « révèle de nouveaux rapports de sujet à l'objet, accroissant la connaissance, unifiant le faire et l'être » (Biro et Passeron, 1982 : 98).

Pour Max Ernst, plutôt que de se contenter d'un simple montage de documents, il faut introduire dans le collage « les données inconscientes recherchées et provoquées au moyen de toutes sortes de démarches permettant à l'artiste de stimuler ses capacités hallucinatoires » (Clébert, 1996 : 71). Ernst recourt à la dimension onirique et la recherche d'un ordre combinatoire des éléments retenus profondément altérés par le pouvoir dépassant du rêve.

« [L]es collages de Max Ernst confèrent un sens nouveau aux éléments de réalité cités dans l'œuvre. Ils véhiculent une signification A qui est introduite dans le tableau. Ils rencontrent là une signification B qui existait avant eux. Différents contenus sans rapport entre eux en dehors du tableau sont amenés à se rencontrer. Plutôt que des formes, [...] ce sont des informations signifiantes disparates qui sont associées. La réaction ainsi suscitée modifie les contenus réunis et primitivement évidents en tant que tels en faveur d'un nouveau concept générique de la forme et du contenu » (Spies, 1984 : 16).

³ Il regroupe les techniques suivantes : l'assemblage, le fumage, le brûlage, le découpage, les affiches lacérées, le déchirage, le froissage, le frottage, le *mixed media*, le tissu, les estampes composites, le photogramme, le photo-montage, le papier-collé.

Techniquement, le mot collage peut sembler mal venu puisque comme Ernst disait : « si ce sont les plumes qui font le plumage, ce n'est pas la colle qui fait le collage » (Ernst, cité dans Spies, 1984 : 23). Plusieurs procédés sont utilisés : l'élément photographique collé dans un dessin ou une peinture ; l'élément dessiné ou peint surajouté à une photographie ; l'image découpée et incorporée à un tableau ou à une autre image ; la photographie pure et simple d'un arrangement d'objets rendu incompréhensible par la photographie (Aragon, 1965).

D'un point de vue figuratif, le collage rassemble d'une part, « l'homogénéité du style » et, de l'autre, « l'anarchie du sens ». (Spies, 1984 : 20). Le concept fondamental du collage est celui de négation dans la mesure où c'est elle qui, en rejetant ce qui existe déjà, fonde matériellement des images paradoxales, irritantes. En ce sens, le choix et le refus d'éléments picturaux en tant qu'activité créatrice constituent la base du collage et cette tactique d'élaboration, la « combinatoire » de l'ambiguïté et de l'ouverture, fonde ce qu'on pourrait appeler son style. Le disparate finit par constituer une unité. La répétition transforme en une réalité *sui generis* ce qui, en soi, paraît obscur et incohérent. L'unité du disparate est décrite ici par Ernst en faisant référence à Lautréamont⁴ :

« Une réalité toute faite, dont la naïve destination a l'air d'avoir été fixée une fois pour toutes (un parapluie) se trouvant subitement en présence d'une autre réalité très distante et non moins absurde (une machine à coudre) en un lieu où tous deux doivent se sentir dépaysés (sur une table de dissection), échappera par ce fait même à sa naïve destination et à son identité ; elle dépassera de son faux absolu, par le détour d'un relatif, à un absolu nouveau vrai et poétique : parapluie et machine à coudre feront l'amour » (Ernst, 1933 : 43).

Ernst s'efforce de gommer le collage lui-même, de former une image homogène techniquement plausible malgré toute son étrangeté, grâce à l'escamotage de la différence visible entre la touche de l'artiste et la citation extra-artistique. Il y a donc, d'une part, l'autonomie du collage dans la mesure où les éléments, comme tout, prennent une signification

⁴ La référence est faite à la phrase célèbre de Lautréamont : « Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » (Ernst, 1933 : 43).

endogène uniquement interne à ce tableau dont l'ensemble pictural élimine à la fois la possibilité de déceler les lignes de démarcation entre les différents contextes et, d'autre part, la persistance d'une aura du déracinement des éléments puisque la présence de leur différent contexte continue à produire des effets singuliers. La tension produite par une telle inversion sémantique, c'est-à-dire par une permutation évidente et voulue d'éléments de la réalité constituant l'œuvre, confirme ainsi le collage en tant que propre conception de la poétique.

1.3. La paranoïa-critique

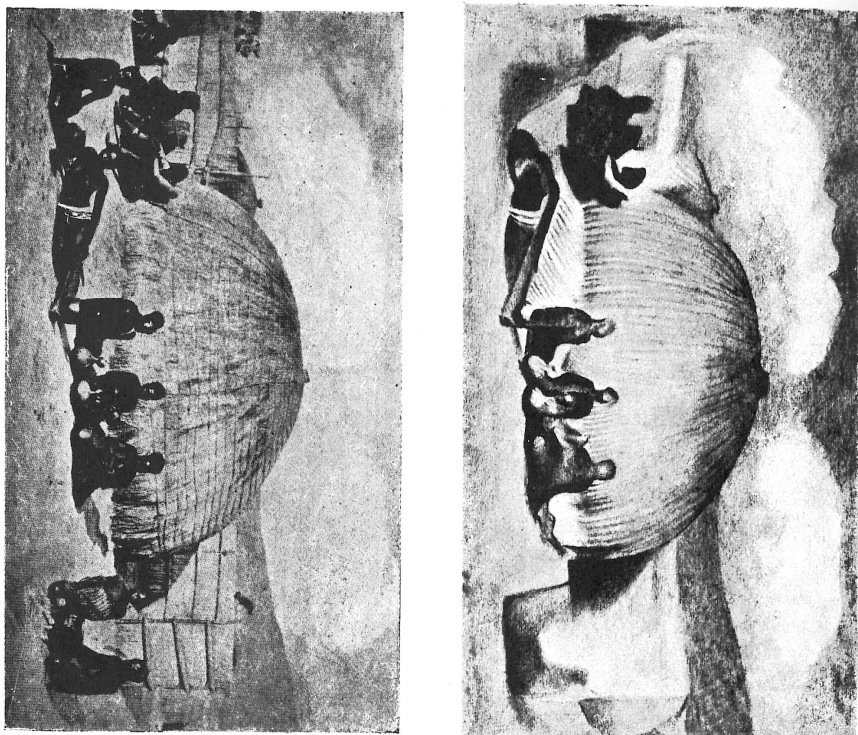
Intimement liée au parcours biographique de Salvador Dali,⁵ la paranoïa-critique représente une autre méthode surréaliste. Dali, en changeant une partie de sa personnalité en « appareil auto-analysateur », a développé cette activité interprétative qui se voulait une façon de se détourner de l'objet réel par la conquête constante de l'irrationnel (Sauré, 1980 : 116). Il l'a définie comme une « méthode spontanée de connaissance irrationnelle fondée sur l'objectivation des associations et interprétations délirantes » (Dali, 2004 : 240). Dès ses débuts, la construction de la méthodologie dalinienne s'inscrit dans une tentative plus large de systématiser la confusion de l'automatisme et de contribuer au discrédit total du monde de la réalité. C'est dans « L'âne pourri » en 1930 qu'il établit les bases théoriques de sa méthode :

« [T]héoriquement, un individu doué à un degré suffisant de la dite faculté pourrait selon son désir voir changer successivement la forme d'un objet pris dans la réalité, tout comme dans le cas de l'hallucination volontaire mais avec la particularité d'ordre

⁵ Dès son plus jeune âge, la paranoïa chez Salvador Dali se développe en conséquence de la mort de son frère aîné dont il fut si profondément marqué qu'il eut l'impression de ne pouvoir vivre qu'à la condition qu'un autre soit mort avant lui. Le décès de son frère a lourdement aggravé chez l'artiste l'angoisse de la castration et le complexe d'Edipe, contribuant par conséquent à créer en lui une structure paranoïaque. Victime d'un dédoublement du Moi qui se caractérise par une survalorisation hybride et narcissique du Moi vivant par rapport au Moi mort, il se sent alors « habilité à se considérer comme un génie immortel dans la mesure où, ce faisant, il apporte la preuve qu'il est vivant par opposition à son frère mort » (Sauré, 1980 : 113). Ce contact très précoce avec la mort lui a causé une cuisante blessure narcissique avec tous les troubles d'un réel déséquilibre psychique. Il exploita ce qu'il pouvait tirer de positif de sa faculté paranoïaque d'association qu'il utilisa comme instrument d'inspiration et de création, dont la meilleure expérimentation demeure « Le mythe tragique de l'Angélu de Millet », dans *Minotaure*, no. 1, 1933, pp. 65-67.

plus grave, dans le sens destructeur, que les diverses formes que peut prendre l'objet en question seront contrôlables et reconnaissables pour tout le monde, dès que le paranoïaque les aura simplement indiquées » (Dali, cité dans Greeley, 2001 : 488).

Figure 1



Source : DALI (1933), « Visage paranoïaque », dans *Le surréalisme au service de la révolution*, no. 3, p. 40.

Figure 2

**COMMUNICATION : Visage paranoïaque.**

A la suite d'une étude, au cours de laquelle m'avait obsédé une longue réflexion sur les visages de Picasso et particulièrement ceux de l'époque noire, je cherche une adresse dans un tas de papiers et suis soudain frappé par la reproduction d'un visage que je crois de Picasso, visage absolument inconnu.

Tout à coup, ce visage s'efface et je me rends compte de l'illusion (?) L'analyse de l'image paranoïaque en question me vaut de retrouver, par une interprétation symbolique, toutes les idées qui avaient précédé la vision du visage.

André Breton avait interprété ce visage comme étant celui de Sade, ce qui correspondait à une toute particulière préoccupation de Breton quant à Sade.

Dans les cheveux du visage en question Breton voyait une perruque poudrée, alors que moi je voyais un fragment de toile non peinte, comme il est fréquent dans le style picassien.

Salvador DALI

Source : DALI (1933), *Ibid.*

Là où Dali innove, c'est en dialectisant la confusion passive de l'automatisme et la confusion active du phénomène paranoïaque. Par cette dialectique, il veut illustrer le caractère psychologiquement construit de toute réalité sociale. Il revendique l'idée selon laquelle à travers la simulation délibérée de la paranoïa, quiconque est engagé dans la paranoïa-critique est capable de démontrer que la réalité n'est pas une entité figée, chosifiée, à laquelle un individu répond, mais plutôt une construction découlant de la compréhension subjective que l'individu se

fait du monde (Greeley, 2001 : 469) (trad.).⁶ Il s'inspire de la thèse de doctorat de Jacques Lacan *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, dans laquelle il trouve un support théorique à la construction de sa méthodologie. « La considération du mécanisme paranoïaque comme force et pouvoir agirait selon Lacan à la base du phénomène de personnalité, de son caractère homogène, total, subit, de ses caractéristiques de permanence » (Lacan, cité dans Dali, 1933 : 66). Ainsi, en illustrant le caractère « systématisé » du délire paranoïaque, veut-il outrepasser la nécessité de la « pensée dirigée » qui se fonde sur la coercition d'un système ou raisonnement intervenant *a posteriori* de l'automatisme :

« Loin de constituer un élément passif propice à l'interprétation et apte à l'intervention comme ceux-ci [l'automatisme et le rêve], le délire paranoïaque constitue déjà une forme d'interprétation. C'est précisément cet élément actif né de la « présence systématique » qui, au-delà des considérations générales qui précèdent, intervient comme principe de cette contradiction en laquelle réside pour moi le drame poétique du surréalisme. Cette contradiction ne peut mieux trouver sa conciliation dialectique que dans les idées nouvelles qui se font jour sur la paranoïa, et selon lesquelles le délire surgirait *tout systématisé* » (Dali, 1933 : 66).

Les rencontres de Dali avec Lacan allaient contribuer à la construction d'une vision commune de la paranoïa : contre les théories courantes qui considèrent la paranoïa comme une dysfonction psychologique naturelle du corps, ils vont la concevoir d'un point de vue sociologique, c'est-à-dire comme étant le fruit d'une construction sociale :⁷

« Lacan défendait l'idée selon laquelle l'interprétation paranoïaque venait d'un délire déjà existant dont les structures

⁶ « He claimed that through a deliberate simulation of paranoia, anyone engaging in the paranoiac-critic method would be able to demonstrate that "reality" was not a fixed entity to which an individual responded, but rather a construct born out of that individual's comprehension of the world ».

⁷ Voir J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975 [1932], pp. 66-69.

conceptuelles étaient en liens avec l'histoire personnelle des individus, plutôt qu'avec une quelconque dysfonction biologique. L'interprétation paranoïaque était [...] ineffaçablement liée à un état de délire provoqué par la relation psychologique individuelle à un contexte social [...]. Dali entendait aussi la paranoïa comme une forme d'hallucination, voire une interprétation délirante de la réalité » (Greeley, 2001 : 472) (trad.).⁸

En somme, contrairement aux rêves qui doivent être interprétés, le délire est par lui-même une « activité interprétative » de l'inconscient. Selon Lacan, le point le plus remarquable dégagé des symboles produits par la psychose, « c'est que la valeur de réalité n'est en rien diminuée par la genèse qui les exclut de la communauté humaine de la raison » et qu'on ne peut que « concevoir l'expérience vécue paranoïaque et la conception du monde qu'elle engendre, comme une syntaxe originale, qui contribue à affirmer, par les liens de compréhension qui lui sont propres, la communauté humaine » (Lacan, 1933 : 69). D'un point de vue surréaliste, le mécanisme paranoïaque fait donc apparaître ainsi sa valeur dialectique comme principe d'interprétation, « par lequel passe pratiquement dans le domaine tangible de l'action l'élément même du délire, que comme le garant de la victoire sensationnelle de l'activité surréaliste dans le domaine de l'automatisme et du rêve » (Dali, 1933 : 66).

2. La phénoménologie philosophique d'Edmund Husserl et la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz : éléments pour une articulation théorique des méthodes surréalistes en sciences sociales

Cette deuxième partie vise à esquisser deux épistémologies phénoménologiques, l'une philosophique d'Edmund Husserl, l'autre sociologie d'Alfred Schütz. Ce détour par la phénoménologie est proposé

⁸ « Lacan claimed that paranoiac interpretation came from an already existent delirium whose conceptual structures had to do with the individual's personal history, rather than with some biological malfunction. Paranoid interpretation was [...] indelibly linked to a delirious state provoked by the individual's psychological relationship to a social context. [...] Dali also understood paranoia as form of hallucination, or deliriant interpretation of reality ».

ici dans la mesure où, comme les méthodes surréalistes veulent explorer la virginité apriorique du rapport au monde à partir de l'inconscient, ce courant tente de revenir à l'essence du monde d'avant toute la connaissance et de la décrire en se refusant de la penser abstraitement sur un mode objectivant et d'oublier le rapport charnel, antéprédicatif aux choses d'où tout procède. Nous partirons de la phénoménologie philosophique husserlienne et du rapport à soi intrinsèque à sa réduction phénoménologique. De ce rapport au sujet dans l'exploration philosophique de l'essence de toute chose, nous passerons à la sociologie phénoménologique de Schütz en nous attardant à l'importance qu'il accorde à l'essence des phénomènes sociaux et de la socialité. Ce passage de l'individu au social, c'est-à-dire de Husserl à Schütz, nous informera sur la manière d'engager une médiation théorique entre l'exploration du Moi des méthodes surréalistes et des interprétations de la réalité qui en découlent.

2.1. La réduction phénoménologique de Husserl : l'épochè et l'eidétique

Dans ses *Méditations cartésiennes*, Husserl voit dans la philosophie les conditions premières et fondamentales d'une « science rigoureuse », qui dévoilerait tout d'abord « la signification profonde d'un retour radical à l'*ego cogito* pur, et faire ensuite les valeurs éternelles qui en jaillissent » (Husserl, 2001 [1931] : 24). Cette science rigoureuse repose sur l'idée que nous puissions sans avoir recours à autre chose qu'aux démarches propres de cette science, assister à la fondation des critères de vérité qu'elle mettrait en œuvre. Selon Husserl, la philosophie doit être capable d'assurer son propre fondement. Cette « attitude apriorique » est au cœur de la démarche husserlienne : comment revenir à cette expérience primordiale sur laquelle s'édifient toutes les autres formes d'expériences, y compris celle du discours scientifique. La méthode qu'il utilise pour opérer un tel retour à l'*a priori* de l'expérience vécue est la réduction. Celle-ci consiste à rediriger le regard, le convertir, en suspendant tout jugement portant sur l'existence spatio-temporelle pour ainsi atteindre les choses en elles-mêmes, vers une autre dimension. Employé dans un sens technique par les stoïciens et les sceptiques, l'*épochè* est utilisé par Husserl comme réduction phénoménologique dans une opération de doute méthodique qu'il met en œuvre afin de suspendre l'existence du phénomène pour chercher à comprendre comment le monde est vécu, imaginé, perçu. Ce qui doit demeurer hors

jeu, ce n'est pas seulement l'environnement extérieur, les choses dans l'espace et le temps, mais aussi la position du Je empirique propre. Ce faisant, une attitude d'un nouveau genre met hors circuit toute attitude empirique transcendante : l'attitude phénoménologique.

« Donc, nous n'acceptons à partir de maintenant aucun objet particulier posé dans l'attitude empirique en tant qu'effectivité. [...] Nous n'accomplissons plus désormais d'attitude empirique, de position naturelle, naïve, de choses, de nature, au sens le plus large ; tout acte empirique, qui peut pour ainsi dire chercher à s'imposer ou que nous avons momentanément accompli, nous le mettons en quelque matière entre parenthèses ; nous n'acceptons en aucune façon ce qu'il nous offre en tant qu'être. Au lieu de vivre dans son accomplissement, et au lieu de maintenir, après son accomplissement, sa position avec son sens, nous jetons un regard sur lui-même, nous le transformons lui-même et ce qu'en soi il peut nous offrir, en objet, en un objet qui n'est pas de la nature et ne contient plus rien de la position d'une nature. Ainsi nous nous approprions toute expérience » (Husserl, 1991 [1910] : 143-144).

La réduction phénoménologique (*époche*) permet ainsi de démanteler tous les sens sédimentés dans le monde de notre expérience présente et qu'aucune science ne remet en question. Elle fait apparaître une expérience qui ne comporte encore aucune des idéalizations constituées par les divers ordres de connaissances. C'est ce que Husserl appelle « l'expérience originaire du monde de la vie » (Husserl, 1910 cité dans Williame, 1973 : 21). Or, cet *a priori* objectif, dans toutes ses relativités, recèle une structure générale à laquelle est liée tout « étant relatif ». Comment la faire apparaître ? L'instrument par lequel Husserl fait émerger cette structure générale renvoie à l'intuition des essences par la réduction eidétique. Celle-ci a pour objectif la vision des essences, c'est-à-dire l'essence idéale invariable à laquelle les objets sont conformes. C'est l'opération par laquelle on dégage, à travers toutes les variations dont un objet est capable, le noyau invariant. Il s'agit donc à propos d'un objet concret ou d'une objectivité imaginée, pris comme modèle conducteur, de les faire varier librement dans notre imagination. Ce faisant, à travers les multiples figures successives obtenues, apparaît un invariant qui est maintenu comme la forme ou la structure générale

nécessaire sans laquelle telle chose observée serait d'une manière générale impensable. Cette forme générale révèle ainsi l'*eidós* de la chose, de l'objet (Williame, 1973 : 22). Husserl parle de « jugement phénoménologique » qui le mène à l'*eidós* :

« [P]ar exemple, je pars (*gehe aus*) de la perception de cette table ici, et considère le vivre percevant, selon tous ses moments, de lui inséparables. Je passe (*gehe über*) ensuite aux possibilités de perceptions sans cesse renouvelées, et cela, telles qu'en elles j'aurais continuellement la conscience : « Je vois la même table. » Qu'y a-t-il à dire, selon toutes leurs teneurs, de tels vécus de perception, devant continuer leurs cours *in infinitum* et selon diverses « directions de perception » ? Je constate (*nachweise*) ensuite : si ma perception, avec le sens qui est le sien (cette table déterminée, visée de telle et telle façon), et la certaine croyance qui est la sienne, doit continuer à valoir, les perceptions futures et devant être mises à chaque fois en jeu, « d'elle, de la même », doivent avoir telles et telles structures, tel et tel style de déroulement. Ainsi je décris phénoménologiquement, et montre (*aufweise*), en décrivant, la nécessité ; j'entre (*gebe in*) dans ce qui est, en général, nécessaire, scientifique, en particulier, eidétique » (Husserl, 1991 [1910] : 242-243).

Il y a une double démarche ontologique selon Husserl. Dans un premier temps, il s'agit d'atteindre le lieu de l'*eidós* par la réduction phénoménologique (*éphochè*). Dans un deuxième temps, la voie étant donc ouverte, on procède aux intuitions des essences (*eidétique*). Par conséquent, il y a une double signification de l'*éphochè* : d'une part, négative en ce qu'elle isole la conscience comme résidu phénoménologique, et c'est à ce niveau que l'analyse eidétique de la conscience opère ; d'autre part, positive parce qu'elle fait émerger la conscience comme radicalité absolue. Avec la réduction phénoménologique, le programme husserlien d'un fondement indubitable et originaire se réalise à une nouvelle étape : de la radicalité eidétique elle nous fait descendre à une radicalité transcendantale, c'est-à-dire à une radicalité par laquelle toute transcendance est fondée (Lyotard, 1991 : 26). Cette radicalité transcendantale fait apparaître ce que Husserl appelle

l'Ego transcendantal, le lieu où la chose est donnée en toute clarté, le lieu de toute genèse de sens.

La genèse dont il est question ici n'est ni une création ni un engendrement (produit), mais une « genèse passive ». Husserl oppose cette dernière à la genèse active selon laquelle le Moi interviendrait comme engendrant et créant, à l'aide d'actes spécifiques et à partir d'objets déjà existants, de nouveaux objets d'une manière originelle, lesquels apparaissent alors à la conscience comme produits. En revanche, « la genèse passive nous fait voir qu'il n'y pas d'antériorité de l'Ego sur le monde puisqu'elle fait surgir vis-à-vis l'un de l'autre l'Ego comme « conscience de » et la chose comme phénomène, comparativement à la genèse active qui présuppose toujours et nécessairement une couche inférieure, une passivité qui reçoit l'objet » (William, 1973 : 26). Simultanément donc, apparaissent dans la genèse passive, l'Ego et le monde, soit la naissance de l'expérience comme telle. Les rapports de l'Ego transcendantal au monde présentent une panoplie d'aspects, notamment les dimensions de la perception – le vouloir, le mouvoir, le juger, le souvenir, l'action pratique, l'action théorique, le rêve, l'imagination – qui doivent toutes être décrites. Ces régions de l'expérience doivent être l'objet d'une constitution, c'est-à-dire qu'elles doivent élucider le rapport original que l'Ego entretient avec le monde et chacune de ses structures qui le dessinent. En d'autres termes, selon Husserl, il s'agit de dévoiler les multiples intentionnalités qui relient l'Ego au monde, à ses objets, à la manière dont il lui (ou leur) prête sens.

2.2. *La sociologie phénoménologique de Schütz : le sens de l'action sociale*

Pour sa part, c'est en s'intéressant à la première phase de la « compréhension » qu'Alfred Schütz cherche à approfondir les fondements de la science sociale définie par Max Weber. Il s'agit pour lui de comprendre la signification que les individus étudiés donnent à leurs propres actions. Schütz se place en accord avec le postulat wébérien de l'interprétation subjective selon lequel interpréter consiste à décrire la conduite des acteurs de leur propre point de vue, en prenant en compte leurs croyances, leurs objectifs, leurs moyens. Ainsi, l'action se définit par le fait que l'acteur lui donne de son propre point de vue une signification, un sens subjectif. Cependant, là où il s'écarte de la conception de Weber, c'est sur le plan de la compréhension puisque,

selon Schütz, si nous voulons étudier le social, il nous faut le comprendre, c'est-à-dire le considérer comme le résultat des interprétations des individus qui le composent. La sociologie doit d'abord mettre en question ce qui est apriorique à toute action sociale, c'est-à-dire rendre compte de ce qui est évident avant l'élaboration des constructions théoriques. L'essentiel de ses travaux s'est ainsi inscrit dans l'élucidation de la structure générale du sens que les acteurs donnent à leurs actions, soit le premier degré d'interprétation en l'occurrence.

Pour thématiser le concept de « sens visé de l'action sociale », Schütz procède à partir d'un cadre d'analyse en deux étapes. La première consiste à l'analyse de l'intentionnalité constitutive de l'action. Il définit l'action à partir de deux caractéristiques essentielles. L'action est un acte de prise de position puisque toutes opérations d'actes présupposent une attention positive dirigée vers les objets par rapport auxquels le Moi prend position. Elle est aussi un acte de prise de position orientée vers un futur, c'est-à-dire une transformation de l'état existant par le projet d'un certain résultat (Williame, 1973 : 34-35). Toutefois, pour qu'il puisse y avoir formulation, imagination d'un projet quelconque sur un état futur, encore faut-il que le porteur de ce projet soit dans une situation particulière déterminée. Selon Schütz, cette situation de l'Ego, *hic et nunc*, contient deux formes d'expérience : le monde prédonné qui se donne à nous et qui est pris pour acquis et la situation biographique, propre à l'Ego, qui transporte son « stock de connaissances ».

Le monde prédonné s'expérimente à l'origine non comme un arrangement d'objets uniques disposés dans l'espace-temps, mais sur le mode de la *typicalité*, lequel est un « mode de découpage » du réel en deux catégories, le « réel familier » et le « réel étranger ». En ce sens, le monde prédonné serait typifié selon ce qui, en regard de nos expériences passées, nous apparaît familier ou étranger. C'est donc dire que le monde prédonné est expérimenté selon une structure temporelle correspondant à notre temporalité. Cela nous amène à concevoir le monde prédonné en trois zones stratifiées : le monde actuel que nous atteignons ou que nous pouvons atteindre maintenant et dans lequel nous avons une perception directe ; le monde réitérable que nous avons naguère expérimenté immédiatement et qu'aujourd'hui nous atteignons par les rétentions ; et, enfin, le monde potentiel que nous pouvons atteindre, mais que nous

n'avons pas encore expérimenté. Bien que, dans ce dernier monde, les structures typiques soient possiblement les mêmes,

« [...] nous devons faire intervenir une donnée supplémentaire : l'analyse husserlienne de la constitution de l'objectivité montre que la face non perçue de l'objet peut l'être par un autre sujet, donc qu'il y a place dans le monde pour plus d'une saisie perceptive, donc enfin qu'en prenant la place d'autrui, l'Ego peut percevoir la face demeurée cachée » (William, 1973 : 40).

Ainsi, présupposer qu'il y a un monde potentiel signifie que celui-ci peut être atteint par des alter ego et, qui plus est, qu'il peut être réitéré par eux et qu'il est donc à notre portée.

La deuxième forme d'expérience repose sur le concept de « situation biographique de l'acteur » qui désigne les expériences qu'il a faites du monde prédonné au moment de la formulation de son projet. Toutes les expériences qu'il a pu faire dans le passé, à la fois du monde physique et du monde social, se sont constituées à partir d'un « stock de connaissances » qui se différencie en zones multiples de connaissances partielles : le connu, l'inconnu et le connaissable. Schütz fait intervenir ici la notion de « pertinence » (*relevance*) en tant que déterministe de la structuration du stock de connaissances à un moment particulier. La pertinence est thématique lorsque quelque chose qui était supposé être familier, non problématique, pour l'acteur est expérimenté comme étranger. En revanche, il y a une pertinence interprétative qui, commandée par la pertinence thématique, va sélectionner dans le stock actuel des connaissances les éléments susceptibles de donner un sens à la réalité jugée problématique. Comme le stock des connaissances ne rassemble des expériences que sur le mode de la typicalité, on peut dire que la pertinence interprétative va déterminer quels objets-types, quels événements-types, avec leurs caractéristiques typiques, sont susceptibles de résoudre le problème posé à l'acteur. Elle est l'activité interprétative par laquelle les éléments susceptibles de définir la nature propre de ce qui apparaît étranger à l'acteur deviennent familiers.

Le monde prédonné et la situation biographique de l'acteur s'observent et s'éprouvent dans ce que Schütz appelle le « monde de la vie quotidienne », lequel se démultiplie en provinces de signification à

travers lesquelles des expériences chocs nous amènent à apercevoir et à sentir leurs frontières. C'est ainsi qu'il développe le concept de « réalités multiples ». Selon lui, le monde de la vie quotidienne serait composé de réalités multiples – le monde des rêves, des images, de l'imagination, particulièrement le monde de l'art, le monde de l'expérience religieuse, le monde de la contemplation scientifique, le monde du jeu de l'enfant, le monde de la folie, etc. – et il y aurait un « style cognitif » particulier propre à chaque province de signification, lesquelles pourraient recevoir un accent de réalité spécifique (Schütz, 1987 : 131). De plus, la consistance et la compatibilité des expériences en accord avec leur style cognitif propre ne subsistent qu'à l'intérieur des frontières de la province particulière de signification à laquelle appartiennent ces expériences.

« Ce qui est compatible au sein de la province de signification P ne sera en aucun cas compatible dans la province Q. Au contraire, du point de vue de P considéré comme réel, Q et toutes les expériences qui en relèvent auraient l'air fictif, inconsistantes et incompatibles et vice versa » (Schütz, 1987 : 131).

C'est en ce sens qu'il insiste sur les limites, les frontières des provinces de sens. Cette limitation implique qu'il n'y a pas de possibilité de faire communiquer les réalités entre elles. Le passage de l'une à l'autre ne se manifeste que par l'expérience subjective d'un « choc » qui est une modification radicale dans la tension de notre conscience dirigée vers une autre réalité.

3. Comparaison des méthodes et tentative de synthèse méthodologique : la portée épistémologique du surréalisme en sciences sociales

3.1. Forme de réduction phénoménologique vers la « surréalité »

Sensiblement de la même façon que les méthodes surréalistes tentent d'atteindre et d'explorer les « états seconds » en dehors de tout contrôle exercé par la raison, la réduction phénoménologique chez Husserl, au moyen de l'*époche* et de l'*eidétique*, est à même de faire émerger le lieu de toute genèse de sens. Comme on l'a vu, elle tente de décrire les régions de l'expérience et de dévoiler les multiples intentionnalités qui relient l'Ego au monde en dehors de toute conception subjective du sens.

Bien que les finalités heuristiques ne soient pas les mêmes, la phénoménologie husserlienne et le surréalisme s'inscrivent manifestement dans une quête de l'*a priori*, c'est-à-dire de l'expérience première, transcendante, pure. Ainsi, les méthodes surréalistes, comme la phénoménologie, tente de se débarrasser des définitions *a priori* de la réalité et, en ce sens, les deux démarches visent un objectif similaire. Les méthodes surréalistes peuvent être considérées comme une forme de réduction phénoménologique inédite et peuvent nous donner les moyens analytiques d'aborder et d'investir l'inconscient avec un appareillage qui lui est propre et, par conséquent, de nous entraîner vers des phénomènes qui étaient à jamais extérieurs à tout monde, irréconciliables à aucun monde. Elles nous guideraient vers un autre lieu du monde social : la surréalité, qui a, historiquement, toujours échappé aux sciences sociales.

De plus, le lien théorique entre l'*éphochè* qui dévoile « l'expérience originaire du monde de la vie » et l'*eidétique* qui, par l'intuition, dégage le noyau invariant de la structure générale de sens, pourrait bien résoudre ce que Dali appelait le « drame poétique » du surréalisme. La création surréaliste, dans cette perspective, serait en soi une eidétique. Chaque « objet irrationnel » qui est produit picturalement ou lyriquement par le chercheur après une écriture automatique ou un collage se dévoilerait ontologiquement au réel en tant que fragment intuitif d'une connaissance générale dont la structure est à atteindre. Toutefois, plutôt que d'être le fruit d'une opération abstraite de libres variations mentales, l'objet irrationnel qui naît des productions surréalistes est en soi matériellement une variation effective des « multiples figures » surréalistes de la réalité sociale. Ce qui est créé et découvert à la suite de l'expérimentation de l'écriture automatique et du collage s'inscrirait comme le « fil conducteur » d'une nouvelle fertilité intuitive qui s'exprimerait lors d'une autre expérimentation. Ce faisant, d'intuitions matérialisées en intuitions matérialisées, lesquelles se juxtaposent au procès de relativisation de la réalité sociale telle qu'elle s'offre à nos perceptions sensori-motrices, apparaîtrait potentiellement un invariant qui annoncerait peut-être la forme ou la structure générale de l'unité de la vision du monde (Abastado, 1986 : 160). Une unité de la vision du monde qui synthétise réalité et surréalité. Ainsi, les méthodes surréalistes, à la manière de la phénoménologie husserlienne, cherchent à faire émerger ce qu'on peut appeler le « lieu souterrain » — ou la face cachée — à toute genèse de sens de ce que Lacan appelait la

« communauté mentale de la raison ». Maintenant, de cette individualité subjective qui s'exprime dans l'exploration méthodologique du Moi, comment faire le pont vers une théorisation de ce lieu souterrain par le prisme d'interprétations sociales qui découlent des méthodes surréalistes ? C'est à ce niveau souterrain que certains concepts de Schütz peuvent nous aider à mesurer la portée du surréalisme en sciences sociales et à générer une nouvelle perspective épistémologique.

Ce que Schütz tente de saisir, c'est le sens visé par l'action sociale du point de vue de l'acteur. Ce sens à découvrir est l'objet d'une série d'opérations et d'expérimentations sur un mode de typicalité basé sur la situation biographique de l'acteur. Il s'agit donc de l'anticipation du sens de l'action sociale. Or, hypothétiquement, ce que les méthodes surréalistes révèlent pourrait bien être le sens « inanticipable » de toute action sociale, de toute socialité. Cette « socialité latente » serait en quelque sorte un symptôme, c'est-à-dire « un comportement ou un événement d'espèce ou d'origine psychique, qui ne saurait devenir conscient parce qu'il ne relève pas d'un sens anticipé » (Juranville, 1996 : 40). Découvrir un sens dans ces symptômes, c'est-à-dire l'inanticipable sens de la socialité, voilà ce que pourrait bien être la portée du surréalisme dans le développement d'un renouveau épistémologique en sciences sociales. La structure générale du sens qui découle des objets de connaissance irrationnelle constitués à partir des méthodes surréalistes, dans la mesure où ces objets sont non conformes à aucune détermination anticipative, pourrait alors être élucidée à partir du mode de typicalité de Schütz.

Ce qui apparaît comme surréalité, c'est-à-dire interprété comme tel par le chercheur dans l'expérimentation des méthodes surréalistes, révélerait selon le mode de typicalité la structure du sens inanticipable de la surréalité. Cette surréalité serait de surcroît étrangère à ce que Schütz appelle le « réel étranger » et le « réel familier ». Le mode de typicalité schützien nous fait atteindre un second niveau d'interprétation, soit l'interprétation de l'interprétation du social qui se dégage de notre expérimentation surréaliste de celui-ci. Dès lors, on peut faire intervenir la notion de « pertinence » dans la découverte de la structure du sens de la surréalité. Lorsque ce qui était supposé être familier, non problématique, est expérimenté comme « sur-étranger » dans la production surréaliste – une machine à coudre et un parapluie sur une

table de dissection, par exemple – la pertinence interprétative déterminerait quels objets-type et quels événements-type dans la production surréaliste seraient susceptibles de faire passer « progressivement » vers le familier ce qui nous apparaît d'abord comme étranger.⁹ La pertinence interprétative résoudrait ici le problème de l'irrationalité générale qui se dégage de l'aspect délirant du surréalisme. Au fur et à mesure des interprétations symboliques de l'objet irrationnel surréaliste par le mode de typicalité, se dégagerait, du réel étranger au réel familier, ce que Dali appelait « l'irrationalité concrète ». Celle-ci, en plus de déceler dans « leur propagation catastrophique tous les saisissants stigmates d'un véritable vice de l'intelligence », renvoie à des images qui provisoirement ne sont pas explicables ni réductibles par les systèmes de l'intuition logique ni par les mécanismes rationnels (Dali, 1933 : 66). Ainsi, lorsque l'irrationalité concrète jaillit de l'expérimentation surréaliste, elle s'expérimenterait d'abord par des « expériences interprétatives chocs » du chercheur – un « malaise interprétatif » aurait dit Lacan – à partir desquelles se révélerait la province de significations de la surréalité dans son moment subjectif absolu.

Pour atteindre la structure générale du sens de la surréalité qui se cache derrière l'irrationalité concrète, le mode de découpage entre le familier et l'étranger tel que théorisé par Schütz devient nécessaire dans la mesure où, de proche en proche, par ce processus de médiation interprétative et à l'aide de notre stock de connaissances, l'irrationalité concrète deviendrait de plus en plus « familière » au réel. Dévoilée et familiarisée, elle en ferait partie totalement. Nous arriverions ainsi à matérialiser la surréalité en tant que champ symbolique concret dont la province de significations montrerait au grand jour, comme Janus, la deuxième face de la réalité. L'hypothèse est donc que c'est dans cette médiation interprétative – entre l'irrationalité concrète qui découle du rapport subjectif au monde et son interprétation symbolique « typicalisée » – que sera débusquée l'ontologie de la surréalité. Cela pourrait, dès lors, dévoiler le versant opposé de la réalité telle

⁹ Comme l'a très bien illustré l'image du « Visage paranoïaque » de Dali exposé plus haut, dans lequel se retrouvent à la fois, dans un sens de l'image, une « tribu » disposée devant une hutte, et dans l'autre sens de l'image, un visage qui prend forme. Nous avons donc une double intuition à partir de la pertinence interprétative : d'une part, le « choc interprétatif » d'un visage et la certitude picturale d'un attroupement d'individus devant leur hutte, et d'autre part, le « choc interprétatif » d'un attroupement d'individus devant leur hutte et la certitude picturale d'un visage.

qu'analysée, interprétée et objectivée par les sciences sociales classiques. Les « vécus parallèles » dont parlait Fernand Dumont pourraient ainsi, avec les méthodes surréalistes, être redéfinis théoriquement (Dumont, 1996 : 349).

3.2. Portée du surréalisme en sciences sociales : constitution intuitive de « réalités autres » vers l'unité de la vision du monde

Les méthodes surréalistes seraient en somme constitutives de ce qu'on peut appeler, en paraphrasant Foucault, des « réalités autres », des réalités du dehors, de l'extérieur, mais qui ont la particularité d'être en rapport avec toutes les autres réalités sur un mode tel qu'elles suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent par elles désignés, reflétés ou réfléchis (Foucault, 1988). Dans le chemin qui nous mène à ces réalités autres, il faut atteindre ce que Husserl appelait « l'attitude phénoménologique » ou ce que Breton appelait un « état-limite », qui révéleraient la surréalité comme fondement de connaissances autres dont la structure ontologique semble pouvoir s'éclairer à l'aide du mode de typicalité de Schütz. Néanmoins, une ontologie de la surréalité découverte par les méthodes surréalistes est en soi une interprétation de la réalité. De cette lecture, on peut faire le constat suivant. Comparativement à la tradition phénoménologique qui cherche le fondement ou l'essence culturel et social objectifs à partir du sujet, en tant qu'« individu social », les termes méthodologiques tels que posés par cette perspective, dans le surréalisme, se trouvent organisés autrement. Les méthodes surréalistes nous entraînent, tel que j'ai tenté de l'exposer précédemment, par l'intermédiaire de l'activité exploratrice du Moi d'une part (Husserl), et par la médiation d'interprétations symboliques (Schütz), à chercher ce qu'on pourrait appeler le « social individuel latent ». Or, ce « social individuel latent », c'est-à-dire l'extériorisation sensationnelle de l'intériorisation inconsciente du social – valeurs, normes, règles, etc. – qui s'exprimerait de toutes ses forces par les expériences chocs vis-à-vis des irrationalités concrètes du surréalisme ne pourrait-il pas constituer un « fragment du réel » qui formerait l'autre pendant nécessaire de l'unité de la vision du monde (pensez ici au Horla qui se dévoile finalement à Maupassant) ?

Comme l'amour est conçu dans un élan vers l'unité du couple, le surréalisme dans son rapport affectif au monde serait l'image inverse du rapport objectif au monde « fétichisé » par les sciences sociales

classiques, celui qui refoule l'exaltation du désir et les pulsions les plus secrètes de la subjectivité ; celui qui écarte et refuse la compréhension des réalités sociales à partir de notre réalité intime. Si tel est le cas, pour atteindre cette vision du monde synthétique, il faudrait engager la mise en mouvement d'une dialectique d'interprétations du social, c'est-à-dire entre l'interprétation surréaliste et celle de la réalité des sciences sociales. Autrement dit, entre le « monde potentiel » révélé par le surréalisme et le « monde prédonné » interprété par les sciences sociales. Dans cette philosophie de l'unité et de la totalité, l'expérimentation des méthodes surréalistes en sciences sociales par le chercheur doit donc être envisagée essentiellement comme mode de connaissance de réalités autres qui n'auraient de signifiante heuristique qu'en contribuant à une mise en confrontation dialectique avec ce qu'on pourrait appeler les « interprétations classiques ». L'intuition affective surréaliste du rapport au monde se confirmerait dans sa synthèse avec l'intuition objective de l'autre rapport au monde, celui problématisé par les sciences sociales. C'est donc sur ce rapport dialectique réalité/surréalité que pourrait bien se développer une nouvelle perspective épistémologique en sciences sociales qui aurait à la fois comme point de départ et comme objet de conquête l'irrationnel qui, à travers les méthodes surréalistes, pourrait être employé en regard de n'importe quel objet d'étude. Ainsi, de la même façon que la nuit et le jour sont des « vases communicants », cette réalité/surréalité pourrait peut-être dévoiler de manière saisissante la totalité dynamique de l'unité de la vision du monde.

Conclusion

Cet article se voulait essentiellement exploratoire. Il se proposait de générer une heuristique à partir de laquelle le surréalisme pourrait se sortir d'une fatalité prégnante au sein de la « pensée savante » qui le considère méthodologiquement comme frivole et stérile. Néanmoins, les méthodes surréalistes apparaissent, à la lumière de leur modalité et de leur finalité décrites dans le cadre de ce texte, non pas seulement comme le fruit d'une « esthétisation » de l'attitude même du sujet créateur ou du chercheur au nom du merveilleux poétique, mais essentiellement comme un « rapport existentiel » au monde, une philosophie qui permet de résoudre les « principaux problèmes de la vie » (Bandier, 1999 : 116). Au-delà de l'utopie consistant à vouloir atteindre le fonctionnement réel de la pensée, le surréalisme nous invite cependant à réfléchir sur un

repositionnement épistémologique sérieux en sciences sociales : un repositionnement capable d'intégrer l'irrationnel en tant que manifestation ontologique de l'expressivité subjective du rapport au monde. C'est à partir de la phénoménologie de Husserl et de la sociologie phénoménologique de Schütz que j'ai tenté d'articuler ce repositionnement, c'est-à-dire une épistémologie qui, par l'expérimentation du surréalisme, sache tenir compte de l'irrationnel afin de faire émerger la surréalité comme cadre interprétatif de la réalité sociale ; un cadre contradictoire, mais complémentaire dialectiquement à ceux développés par les sciences sociales. Comme il a été suggéré hypothétiquement plus haut, le surréalisme produit des intuitions heuristiques propres au sens inanticipable de la socialité et du champ symbolique, sens qui est méthodologiquement inaccessible par les sciences sociales. En conséquence, ces intuitions pourraient bien dévoiler la face cachée de la socialité à partir de laquelle on laisse présager la possibilité du déploiement d'une philosophie de l'unité de la vision du monde.

Cela dit, au-delà de la perspective épistémologique, il y bien plus : l'aspect révolutionnaire du surréalisme nous permet d'envisager ses principes méthodologiques en tant que ceux de la réalisation d'un nouvel espace de recherche en sciences sociales. Comme nous l'avons vu plus haut, le surréalisme se voulait essentiellement un pouvoir de transgression contre la « morale » bourgeoise moderne. Ses pratiques expérimentales prenaient la forme d'une tactique libératrice des images du rêve prises dans le destin de la vie quotidienne. Elles cherchaient à arracher les frontières conventionnelles du rationalisme triomphant qui n'entretient pas seulement l'aliénation entre les gens, mais aussi l'aliénation de l'individu à lui-même (Greeley, 2001 : 468) (trad.).¹⁰ Ainsi, ce que les méthodes surréalistes transportent avec elles, ce ne sont pas seulement des dispositions exploratrices du Moi, mais c'est avant tout, une conception radicale de la liberté dont les principes n'ont plus rien à voir avec un idéal libéral-humaniste, mais qui tire plutôt ses fondements des circonstances matérielles de la quotidienneté (Benjamin, 1986 : 189). En réalisant des moments incisifs de création dans lesquels

¹⁰ « By bringing to light imagery repressed into the unconscious, automatism sought to subvert bourgeois morality; it sought to tear down the boundaries of conventional rationalism, so carefully constructed by so-called civilized society, that foster not only alienation between peoples but also the alienation of an individual from him-or herself ».

l'expérimentation artistique était en soi une lutte contre l'aliénation, le but fondamental du surréalisme était de propager une « intoxication » pour la révolution. Dans la conjoncture présente, où nos manières de faire sont de plus en plus sollicitées et intégrées aux forces de la pertinence stratégique du néolibéralisme, les méthodes surréalistes pourraient donc nous donner les moyens de générer des « moments unitaires de création » en sciences sociales dans lesquels nous serions amenés, en articulant notre connaissance et perception du monde par l'intermédiaire de l'exploration du Moi, à vivre notre subjectivité comme totalité, et non d'une manière fragmentaire. C'est en ce sens que la théorie des moments de Henri Lefebvre pourrait nous permettre d'éclairer théoriquement la manière par laquelle les méthodes surréalistes peuvent contribuer à régénérer un espace unitaire de recherche en sciences sociales : intimement liée à son court passage chez l'Internationale situationniste, la théorie des moments de Lefebvre s'inscrit dans une critique globale de la vie quotidienne. Pour Lefebvre, un « moment » est une tentative visant la réalisation totale d'une possibilité. Il se conçoit en fonction de l'histoire (biographique) de l'individu qui, dans sa quotidienneté, ne se sépare jamais du social. Chaque moment pleinement vécu se détache ponctuellement du continuum de la vie quotidienne, mais tout en y prélevant son contenu propre. Son intensité est éphémère puisque c'est en se vivant jusqu'au paroxysme de sa plénitude que se présente l'inéluctabilité de sa fin. Autrement dit, le moment s'épuise en se vivant. C'est de cette manière que le moment s'érige comme un absolu à atteindre contre l'aliénation de la trivialité de la vie quotidienne. Mais, en même temps, parce qu'il proclame l'absolu, un impossible à atteindre, il provoque et délimite une aliénation déterminée : une aliénation qui menace toute activité au cœur même de son accomplissement. Le moment a donc sa négativité spécifique. Dans sa réalisation, il court tout droit à l'échec. Chaque moment possède les caractéristiques suivantes : discerné, situé, distancé. Et cela, tant par rapport à un autre moment que par rapport à la quotidienneté. C'est dans le quotidien qu'une possibilité se découvre (le jeu, la fête, le travail, l'amour, etc.) à l'état spontané, brut. C'est également dans le quotidien que se prend la décision inaugurale, celle qui commence le moment et qui l'ouvre pour ainsi dire ; cette décision prend en charge une possibilité, la discerne, la choisit entre d'autres possibilités et s'y engage sans réserve. Et c'est dans celle-ci que l'individu arrive à

vivre totalement ce que Lefebvre appelait l'« extra-quotidien » (Lefebvre, 1961).

Voilà ce qui semble être le caractère subversif des méthodes surréalistes en sciences sociales : une pratique de recherche qui se délimite elle-même un espace discerné, situé et distancié dans lequel le chercheur est amené à « vivre » un moment de plénitude créative et à réaliser entièrement sa subjectivité contre la segmentation de la recherche universitaire. Ainsi, en pratiquant la paranoïa-critique, l'écriture automatique ou le collage, tels que décrivent dans cet essai, dans nos interprétations de la société, nous ne faisons pas seulement de notre propre existence la mesure de l'histoire, c'est-à-dire du rapport entre notre subjectivité et l'histoire ; mais nous faisons également des sciences sociales le lieu d'une pratique de recherche subversive. Une pratique de recherche qui est en soi capable de ramener le concept de postmodernité dans le champ de la contingence historique propre à notre mode social d'existence. Dans cette production surréaliste de la manière contingente par laquelle notre sensibilité éprouve le monde et qu'elle tente de le conquérir, et qui n'est plus disciplinée par la reproduction d'un domaine d'expertise spécifique, nous avons une façon radicale de situer la recherche universitaire en sciences sociales dans les marges des diverses demandes du système (Luhmann). Ainsi, dans cette conjoncture où des marges de liberté intellectuelle semblent être plus que nécessaires, les méthodes surréalistes peuvent nous permettre de postuler un nouvel espace de travail intellectuel dans lequel se vivraient des « moments entiers » par rapport à la recherche scientifique et au monde en général. Il ne reste donc qu'à engager l'expérimentation.

Thierry Drapeau
Candidat à la maîtrise en sociologie
Université Laval

Bibliographie

- ABASTADO, Claude (1984), « Écriture automatique et instance du sujet », *Revue des sciences humaines* 1981-1984, no. 184, pp. 59-75.
- ABASTADO, Claude (1986), *Introduction au surréalisme*, Paris, Bordas.
- ANGENOT, Marc (1971), « L'écriture automatique : rituel ou imposture ? », dans : J-É BLAIS (éd.), *Littératures : Mélanges littéraires publiés à l'occasion du 150^e anniversaire de l'université McGill*, Montréal, Hurtubise.
- ARAGON, Louis (1980 [1965]), « 1923-1965 », dans : L. Aragon (éd.), *Les collages*, Paris, Hermann.
- BANDIER, Norbert (1999), *Sociologie du surréalisme : 1924-1929*, Paris, La Dispute.
- BENJAMIN, Walter (1986), « Surrealism: The last snapshot of the European Intelligencia », dans : Walter BENJAMIN, *Reflections: Essays, Aphorisms, Autobiographical Writings*, New-York, Schocken.
- BENASAYAG, Miguel et Diego SZTULWARK (2000), *Du contre-pouvoir*, Paris, La Découverte.
- BIRO, Asam et René PASSERON (dir.) (1982), *Dictionnaire du surréalisme et de ses environs*, Fribourg, Office du Livre.
- BRETON, André (1985 [1924]), *Manifeste du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais.
- BRETON, André (1999), *Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de La Pléiade.
- CLEBERT, Jean-Pierre (1996), *Dictionnaire du surréalisme*, Paris, Seuil.
- CREVEL, René, (1933) « Notes en vue d'une psycho-dialectique », *Le surréalisme au service de la révolution*, no. 5.

- DALI, Salvador (1933), « Interprétation paranoïaque-critique de l'image obsédante : l'Angélu de Millet », *Minotaure*, no. 1, pp. 65-67.
- DALI, Salvador (2004), *Oui : La révolution paranoïaque-critique et l'archangélisme scientifique*, Paris, Denoël.
- DRAINVILLE, André C. (2001), « Thinking Beyond Cosmopolitan Ghosts : On the Relevance of the Avant-Garde », *Telos*, no. 120, pp. 49-72.
- DUMONT, Fernand (1996), *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal compact.
- ERNST, Max (1933), « Comment on force l'inspiration », *Le surréalisme au service de la révolution*, no.3, pp. 43-45.
- FOUCAULT, Michel (1994), *Dits et écrits 1954-1988*, tome I : 1954-1969, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1994), *Dits et écrits 1954-1988*, tome 4 : 1980-1988, Paris, Gallimard.
- FREITAG, Michel (2002), « Pour une théorie critique de la postmodernité », dans : Michel FREITAG, *L'oubli de la société*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- FREITAG, Michel (1995), *Le Naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec/Paris, Nuit Blanche/Éditions La Découverte.
- FREUND, Julien (1978), « De l'interprétation dans les sciences sociales », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXV, pp. 213-236.
- GREELEY, Adèle A. (2001), « Dali's Facism ; Lacan's Paranoia », *Art History*, vol. 24, no. 4, septembre, pp. 465-492.
- HUSSERL, Edmund (1991 [1931]), *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, traduction de Jacques English, Paris, Presses universitaires de France.

- JANOVER, Louis (1980), *Surréalisme, art et politique*, Paris, Éditions Galilée.
- JURANVILLE, Alain (1984), *Lacan et la philosophie, philosophie d'aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France.
- LACAN, Jacques (1933), « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », *Minotaure*, no. 1, pp. 68-69.
- LEFEBVRE, Henri (1961), *Critique de la vie quotidienne II. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche Éditeur.
- LYOTARD, Jean-François (1991), *La phénoménologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- MALEVAL, Jean-Claude (1992), « De la contribution latérale : Lacan et le surréalisme », dans : F. HULAK (éd.), *Folie et psychanalyse dans l'expérience surréaliste*, Nice, Éditions Z.
- MILLS, Charles W. (1983), *L'imagination sociologique*, Paris, Éd. François Maspero.
- MORIN, Annie (2006), « Laval et Sobeys s'offrent un supermarché-école », *Le Soleil*, jeudi 16 février 2006, p. A1.
- SAURE, Wolfgang (1980), « Le grand jeu de la paranoïa », dans : L. AMEL (éd.), *Hommage à Dali*, Paris, Éditions Vilo.
- SCHÜTZ, Alfred (1987), *Le chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- SPIES, Werner (1984), « Le collage-utilisation dans un sens général », dans : W. SPIES (éd.), *Les collages : inventaires et contradictions*, Paris, Gallimard.

WILLIAME, Robert (1973), *Les fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive : Alfred Schütz et Max Weber*, La Haye, Éd. Martinus Nijhof